

\$1,975,321, se répartissant ainsi, *grosso modo* :

Revenu des douanes \$659,895.

Revenu des postes \$77,489.

Revenu intérieur des taxes \$1,240,937.

Quant aux dépenses, elles se sont élevées à la somme de \$1,904,190, laissant, grâce à la sage administration de M. Sam. M. Damon, Ministre des finances, un surplus assez considérable. Sans entrer dans le détail du budget local, qui n'offrirait qu'un intérêt restreint, disons que ces dépenses se répartissent ainsi :

Dépenses générales \$1,651,631.

Impôt sur la dette \$236,469.

Bons arrivés à maturité, et remboursés, \$16,106.

*Dette publique.* — Quant à la dette publique d'Hawaï, elle s'élevait au 31 décembre 1896, à la somme de \$3,330,2000, représentés par neuf espèces de titres dont les plus anciens remontent au 26 septembre 1876. Une conversion de tous ces titres en un type unique,  $4\frac{1}{2}$  par exemple, ce qui serait facile, avec un peu de stabilité politique, procurerait une importante économie d'intérêt. A cette somme, il convient d'ajouter les dépôts de la caisse d'épargne postale, \$730,356, et la partie employée du fonds spécial d'emprunt des travaux publics, \$407,510, ce qui donnerait un total de \$4,468,066. Le traité d'annexion, présenté au Sénat américain, le 16 juin dernier par M. McKinley et, encore en suspens, prévoit la prise en charge, par les Etats-Unis, de la dette hawaïenne, jusqu'à concurrence de 4 millions de piastres.

*Plantations.* — Les plantations de cannes à sucre, avec les usines qui sont attachées, à peu près à chacune d'elles, sont au nombre de 58, réparties comme suit, d'après les documents les plus récents, publiés par le *Hawaian Commercial Journal and Maritime Report* : Ile d'Hawaï, 25 ; de Kani, 15 ; de Mani, 9, et enfin d'Oahu, 9, y compris la célèbre plantation d'Ewa, une des plus prospères. Comme nationalité, elles comprennent 30 américaines, 17 allemandes et 10 anglaises, au moins d'après la nature du capital engagé et la nationalité des agents.

*Question de la main-d'œuvre.* — La question de la main-d'œuvre est capitale pour les planteurs.

Les Hawaïens indigènes, assez mal traités par les premiers exploitants, et ennemis de toute contrainte corporelle, n'ont jamais pu se faire à cette sorte de demi-esclavage, que constitue, en somme, le travail sur les plantations, et n'y sont, relati-

vement, qu'en assez petit nombre. Les Portugais, importés de Madère et des Açores, y sont un peu plus nombreux, mais ils n'aiment pas ce genre de travail : ils préfèrent cultiver un petit coin pour leur compte ; de plus, les nombreuses familles dont ils sont très chargés en font, à la longue, pour les planteurs, des auxiliaires coûteux. Le travailleur idéal pour les plantations, c'est le Chinois et le Japonais.

*Chinois et Japonais.* — Les Chinois n'ont pas de statut personnel aux îles Hawaï. Bien que représentant le cinquième de la population, ils sont les seuls étrangers qui ne soient pas officiellement représentés auprès du gouvernement. Leur agent, *Goo Kim-Fui*, n'a que le titre d'agent commercial, et doit prendre les ordres à Washington, dans les cas graves. En somme, les Chinois sont entièrement entre les mains du gouvernement et du Board of Immigration, aucun traité n'ayant jamais été conclu entre la Chine et Hawaï, au lieu que les Japonais ont un statut personnel très clair et sont protégés par le traité du 19 août 1871 et la convention du 28 janvier 1886.

Au recensement de 1890, il y avait, dans les îles, 12,360 Japonais ; à celui de 1896, ils avaient presque doublé de nombre, 24,407. L'augmentation, pour les Chinois, avait été moins rapide ; ils avaient passé seulement, de 15,301 en 1890 à 21,616 en 1896.

*Portugais.* — Quant aux Portugais, les archives de l'immigration montrent qu'en 1890 et 1896, il n'y a eu qu'un seul lot d'immigrants de cette nation, venus par un seul navire et comptant environ 700 personnes. Or, en 1890, il y avait seulement 8,602 Portugais aux îles Hawaï et, en 1896, on trouve 15,191. L'augmentation tient à la prolificité extrême de la race, ils occupent tout un quartier d'Honolulu ; on rencontre partout leurs enfants dans les rues : arrivés dans la misère et l'ignorance, leurs enfants reçoivent le bénéfice de l'éducation excellente donnée dans les écoles publiques de l'archipel, de façon que ces gens, importés dans les îles du Pacifique, uniquement comme coolies pour travailler dans les plantations se trouveront, dans quelques années, appelés à compter et à jouer peut-être un rôle important dans les destinées de ces îles, à moins que la concurrence terrible des Chinois et des Japonais, dans tous les branches de métiers ou de commerce auxquelles ils s'adonnent ne les force à se retirer devant eux, ce qui n'est pas impossible.

## CONCLUSION

En tout cas, pour l'avenir, et quel que soit le gouvernement du pays, la question de la main-d'œuvre est et reste la plus importante de toutes celles qui peuvent intéresser les îles Hawaï : c'est pour elle une question de vie ou de mort.

Si elle est résolue favorablement, celles-ci continueront à produire de 2 à 300,000 tonnes de sucre, par an, avec de gros bénéfices. Sinon, les terres iront en friche et les usines à l'abandon, comme cela existe, quoique pour d'autres causes encore, dans certaines plantations des Antilles et de la Guyane anglaise. La main d'œuvre blanche est impossible pour le travail des plantations : le blanc ne peut être que surveillant, ou ingénieur à l'usine, et il faudra toujours en revenir au travail asiatique. Or, le levain d'indépendance, apporté par les Japonais, germera, un jour, parmi eux, et ceux-ci ne craindront pas d'engager la lutte avec les planteurs sur le principe de : " pas de travail, ou " égalité des droits avec les autres " habitants de l'archipel, blancs ou " autres." La race jaune et la race blanche auront pris contact sur un terrain bien défini, et l'expérience sera curieuse à suivre.

L. VOSSION,

Consul et Commissaire du Gouvernement français aux îles Hawaï.

## LES LAINES D'AUSTRALIE

Les sécheresses qui ont régné ces temps derniers en Australie ont causé une grande mortalité parmi les moutons des diverses colonies.

A ce sujet, on écrit de Sydney que les premiers avis faisaient prévoir une perte de 10 millions de moutons ; ce qui représentait environ 200,000 balles de laine. Déjà des ventes considérables de peaux et de laine avaient eu lieu à Sydney. Vers le commencement d'août, cependant, des pluies bienfaisantes tombèrent dans la plupart des districts et sauvèrent de la mort un grand nombre de troupeaux.

D'après la statistique officielle dressée par l'inspecteur en chef des troupeaux, la perte subie dans la Nouvelle Galles du Sud depuis le 1er janvier 1897 s'est élevée à 4,926,711 moutons et à 3,658,412 agneaux, soit environ 130,000 balles de laine.

La tonte a été très tardive. Aussi lorsque les 20 et 21 septembre dernier eurent lieu les ventes d'ouverture de la saison de Sydney les catalogues ne comprenaient que 6,000 balles environ, provenant du